

mais bientôt la mer devint effrayante même pour les marins les plus braves; l'*Eclipse*, dans un terrible coup de tangage, démâta de son grand mât; le 23 du même mois, ce brig arriva au mouillage de Sacrificios, remorqué par le bâtiment de commerce français la *Sylphide*. Le *Laurier* fut plus malheureux encore : ses voiles de cape furent toutes enlevées successivement lorsque l'on essayait de les mettre dehors. Le 11, vers huit heures du soir, le navire complètement à sec de voiles, vivement tourmenté par les lames, mangé par la mer (style de marin), reçut un coup de roulis si violent que le gouvernail cassa; le vent devint furieux, la mer horrible, le brig engagea, c'est-à-dire qu'il resta couché sur le côté; on aurait pu couper le grand mât pour *arriver* et recevoir le vent de l'arrière, mais il aurait fallu un gouvernail, sans cela c'eût été changer une mauvaise position contre une pire; le commandant se décida à attendre, pensant qu'il était impossible que le vent devînt plus fort. Le 12, au moment de changer le quart de quatre heures, un tourbillon enveloppa le brig et le coucha entièrement, au point que les hunes baignaient presque dans l'eau, ce qui paraîtra impossible à tout marin; l'officier qui allait prendre le quart, mon vieil ami Mazères, enseigne de vaisseau, s'était placé dans une petite chambre sous la dunette, pour pouvoir fumer en attendant le moment de prendre le service, à ce mouvement violent il fut jeté rudement sur le côté; il fit un effort désespéré pour ouvrir la porte, qui céda, mais au moment où il mettait le pied sur le pont il fut enlevé par une lame et lancé à la mer.

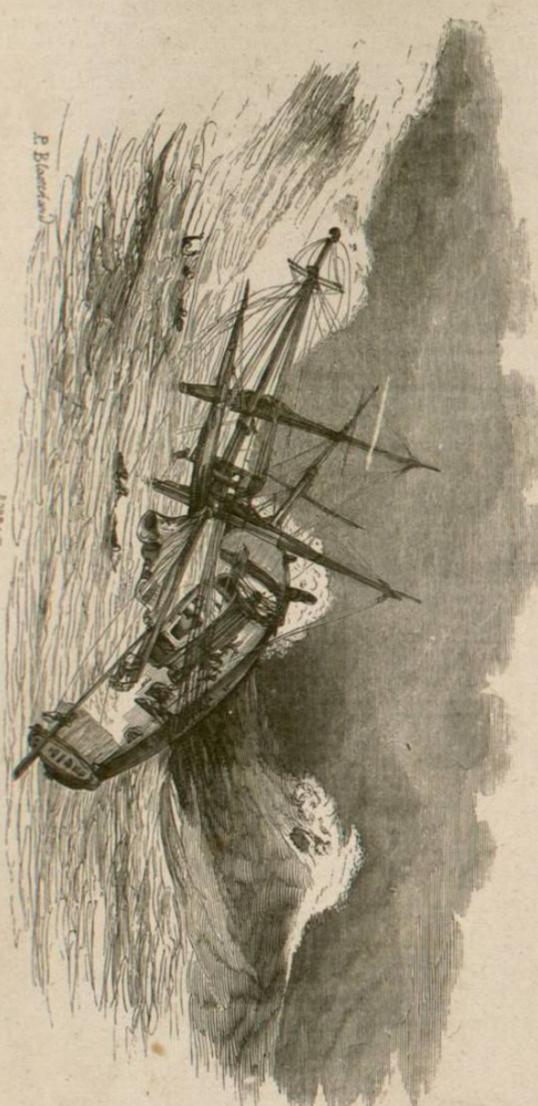
Huit hommes eurent le même sort; Mazères fut assez

heureux pour atteindre la grande hune, la mâture étant

...ent à re-  
... donna de  
... des haubans ;  
... fut en bas avec  
... tombés  
... dans le  
... du côté  
... malheureux  
... se noyèrent dans  
... si nombreuses

... es, passa  
... r, elle le  
... uignait à  
... quelque  
... la perte

... qu'ap-  
... es : au  
... u con-  
... rme re-  
... us effets  
... u'il fut  
... nit par  
... oin fut  
... ais, en  
... na sans  
... ute de



DÉVATAGE DU LAURIER.



heureux pour atteindre la grande hune, la mâture étant encore en place; quelques hommes parvinrent à remonter sur le côté du vent du brig; on ordonna de prendre des haches, de couper les rides des haubans; galhaubans, drisses, tout céda, et la mâture vint en bas avec un épouvantable fracas; une partie des hommes tombés à la mer put atteindre le grand mât qui flottait dans le calme comparatif qui se forme auprès d'un navire du côté qui n'est pas exposé au vent, par ce moyen ces malheureux purent remonter à bord; trois hommes se noyèrent dans cette catastrophe qui aurait pu faire de si nombreuses victimes.

La mâture retenue encore par quelques cordages, passa au vent et mit le navire en péril; lancée par la mer, elle le *billardait* comme autant de béliers, et l'on craignait à chaque instant que les chocs répétés ne fissent quelque ouverture au corps du navire, ce qui eût rendu la perte de tous inévitable.

Une chose peut donner une idée du sang-froid qu'apportent les marins dans ces terribles circonstances: au moment de prendre le quart, Mazères s'était vêtu convenablement pour le temps, gros pantalon, énorme redingote que les marins appellent nord-ouest, tous effets peu propres à donner de l'agilité pour nager; lorsqu'il fut assez heureux pour saisir le grand mât qu'il atteignit par la hune, il s'enfourcha dessus et son premier soin fut d'ôter sa redingote qui gênait ses mouvements, mais, en homme d'ordre, il la mit sur son épaule, et regagna sans la perdre le navire.

Un homme fut tué dans le faux pont par la chute de

plusieurs objets pesants ; la mer tourmentait d'autant plus le navire qu'il n'était plus soutenu par la voilure.

Dans la cale tout était bouleversé, l'eau ne pouvait plus se rendre aux pompes, cependant il était urgent d'alléger le brig qui se trouvait entre deux eaux ; on jeta à la mer six pièces d'artillerie de l'avant ; malgré cet allègement, ce ne fut que le lendemain que l'eau vint aux pompes, après que l'on eut fait défoncer toutes les cloisons de l'archipompe et de la cale au vin. Dans la journée du 12, l'on parvint à grand'peine à établir la trinquette sur le tronçon du mât de misaine, alors seulement le brig put fuir devant la lame. Dans la nuit du 12, le vent commença à mollir, le 13 le temps était beau. Les observations plaçaient le brig à 10 lieues des roches qui bordent la partie N. O. des Sondes de Campêche ; l'on travailla avec ardeur à établir une voilure de fortune avec des mâts de hune pour bas mâts, et ceux de perroquet par-dessus. Le malheureux navire reçut dans cet état un coup de vent du nord qui dura trois jours et ne put gagner le mouillage de Sacrificios que le 27 septembre. Presque tout l'équipage étant malade de la fièvre jaune et du scorbut, tout ce pénible service était supporté par quinze matelots et six mousses.

Pendant ce terrible ouragan, le vent souffla fortement à Vera-Cruz, et la mer y devint assez grosse pour intercepter les communications de la ville avec le fort de San Juan de Ulúa. Les brigs le *Voltigeur* et le *Dupetit-Thouars*, commandés, le premier par M. Bérard, capitaine de corvette, le second, par M. Clavaud, lieutenant de vaisseau, furent assez heureux pour pouvoir se mettre à l'abri au mouillage de l'île Verte.

Le commandant de la station donna des ordres pour que le *Laurier* eût à remplacer son gouvernail et consolider sa mâture, et ce brig fut envoyé à la Havane ; c'est là seulement qu'il pouvait réparer ses avaries ; il trouva au mouillage l'*Iphigénie* et la *Créole*. Pendant que les réparations du *Laurier* se poursuivaient avec activité, la *Créole* et l'*Iphigénie* ayant achevé de faire des vivres, firent voile pour Vera-Cruz ; le commandant du *Laurier* obtint de passer avec son état-major et son équipage valide sur la frégate ; il eut tout lieu de s'applaudir de cette faveur qui lui permit de prendre part à l'un des plus beaux faits d'armes dont s'honore la marine française.

Enfin le 27 octobre, quarante-sept jours après mon départ de Cadix, je pus mettre pied à terre ; depuis si longtemps je soupirais après ce moment que rien ne peut rendre la vive émotion de bonheur que j'éprouvai en foulant un sol ferme ; ce n'était cependant que sur l'îlot de Sacrificios que ma promenade avait lieu, mais j'aurais, je crois, éprouvé autant de joie quand bien même ce n'eût été qu'une simple roche.

Je m'acquittai d'abord d'un devoir pieux : je visitai le cimetière où reposent mes infortunés compatriotes, morts obscurément sous les coups de la maladie, quand ils avaient rêvé, à leur départ de France, la gloire pour leurs noms, et le champ d'honneur pour lit mortuaire ! Une main amie a fait édifier une pyramide en maçonnerie sur laquelle leurs noms sont gravés ; des croix marquent la place que chacun d'eux occupe ; malheureusement on avait placé sur l'îlot des bœufs, provisions vivantes de l'équipage, pour paître l'herbe rare et jaune qui croît par

places sur sa surface stérile, et ces animaux avaient abattu les croix. L'amiral Baudin, pour mettre un terme à ces profanations, a fait entourer le cimetière d'un mur, un prêtre a consacré cette terre et l'a placée ainsi sous la sauve-garde de la religion.

Du côté qui regarde la terre, il y a un reste de construction espagnole des premiers temps de la conquête; les murs en sont trop faibles pour avoir appartenu à une fortification, et néanmoins on assure que telle était leur destination.

Dans la matinée l'amiral Baudin avait envoyé un canot parlementaire à Vera-Cruz, afin de demander des passeports pour un envoyé qu'il députait près du congrès à Mexico.

M. Page, aide-de-camp de l'amiral, fut choisi pour remplir ce message; ce n'était du reste pas la première fois que cet officier avait été chargé d'un semblable service, et il était parfaitement connu du général Rincon, commandant-général de la province de Vera-Cruz. L'usage entre les nations maritimes est, lorsque l'on envoie un parlementaire, de mettre le pavillon national à l'arrière du canot et le pavillon ennemi à l'avant; le pavillon mexicain est tricolore, vert, blanc et rouge, ces couleurs sont disposées comme les nôtres; au milieu du blanc est l'aigle mexicaine éployée, tenant dans ses serres une branche de nopal et dans son bec une couleuvre. Je ne me doutais guère, lorsque je vis pousser le canot loin du bord, que cette mission aurait un résultat auquel je serais intéressé. Depuis le matin je m'étais établi sur l'île pour y peindre et y dessiner; j'avais d'abord visité quelques établissements

que nos marins industrieux avaient faits, des magasins couverts, une petite ferme, des poules, des bœufs; ces derniers, apportés de la Havane, étaient devenus sauvages; on ne pouvait les avoir qu'au prix d'une véritable course de taureaux; cet exercice était devenu une distraction pour l'équipage; un malheureux musicien de la *Néréide* crut devoir, en sa qualité de Nîmois<sup>1</sup>, se distinguer à cette espèce de chasse, mais ses œuvres ne répondirent nullement à ses bonnes intentions. Atteint et terrassé par un de ces animaux rendu furieux, il reçut un coup de corne dans la poitrine; pendant quelques jours on craignit une blessure grave; les soins éclairés qui lui furent prodigués prévinrent ce résultat.

L'amiral Baudin avait choisi pour être député à Mexico, M. Leray, commandant de la frégate la *Médée*. Une personne sage et revêtue d'un caractère imposant par son grade et ses antécédents politiques, était nécessaire pour remplir cette mission qui, bien que délicate, était le fruit d'une politique claire, prudente et ferme. Aucun choix ne pouvait être plus heureux pour cette espèce d'ambassade.

L'amiral me fit l'honneur de me désigner pour accompagner, comme interprète, M. le commandant Leray dans la capitale des anciens Astèques.

Maître Jacques de l'expédition, tantôt interprète, tantôt peintre, j'étais occupé à mes tableaux, lorsque M. Nau, élève de deuxième classe de la *Néréide*, m'apporta cette

<sup>1</sup> Dans les arènes, à Nîmes, il y a de temps à autre des courses de taureaux; l'on fait venir ces animaux demi-sauvage de la Camargue.

bonne nouvelle à Sacrificios; en un moment je pliai mon bagage et je retournai à bord; l'amiral eut la bonté de me confirmer la résolution qui me concernait, en ajoutant qu'il espérait bien que je n'oublierais pas mes crayons; je n'avais garde de manquer à une aussi flatteuse recommandation, mes préparatifs furent bientôt terminés et j'attendis avec impatience l'heure du départ.

Nous devions nous mettre en campagne à deux heures du matin; l'ardeur de l'attente me tint éveillé, et lorsque le timonier chargé de m'avertir vint pour remplir cet ordre, il me trouva préparé à partir.

Dans la journée précédente j'étais allé voir le commandant Leray à son bord, et j'en étais revenu convaincu que je ferais le voyage le plus agréable du monde.

A l'heure fixée, le commandant Leray accostait avec son canot à bord de la *Néréide* pour venir prendre les dépêches de l'amiral et recevoir ses compagnons de voyage. Par un temps brumeux, mais calme, nous nous mimes en route; une longue houle, reste d'un coup de vent du nord, nous balançait doucement; nous nous rapprochions sensiblement de terre, mon cœur battait de joie; à quelques instants de là nous passions sous le fort de San Juan de Ulúa, et nous en étions assez rapprochés pour entendre le cri de *centinela alerta!* qui, répété chaque quart d'heure, annonçait dans la forteresse plus de vigilance qu'on ne croirait devoir en rencontrer chez des soldats mexicains. J'aimais à considérer à la lueur douteuse des étoiles embrumées, ce fort destiné à devenir le prix d'un combat acharné, je voyais déjà en espérance notre pavillon tricolore flotter sur la tour du Cavalier, salué par toute

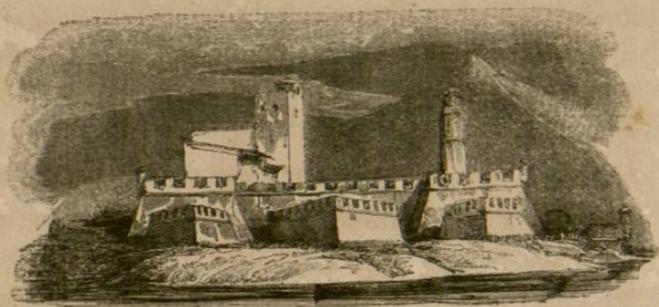
l'escadre aux cris de vive le roi!... et cependant nous allions, messagers pacifiques, remplir une mission toute de conciliation et de paix.

Notre canot fut hélé sitôt que nous fûmes à une demi-portée de fusil du môle, nous nous fîmes reconnaître, et l'on nous permit de mettre le pied sur la terre d'Amérique; les ordres les plus positifs avaient été donnés, le poste entier de la porte del Mar vint nous recevoir au débarcadère et nous accompagna un instant.

Le canot retourna à bord chargé de fruits frais que le général Rincon envoyait à l'amiral; cet acte, tout futile qu'il soit en lui-même, prouvait de la part du commandant-général un désir d'entretenir de bonnes relations, et, je dois lui rendre cette justice, que même après que les hostilités furent commencées, son caractère de franchise et de courtoisie ne se démentit jamais.

J'attendais avec une vive impatience que le jour vînt éclairer les objets qui nous environnaient, je distinguais la longue ligne de murailles qui entoure Vera-Cruz et les embrasures multipliées qui en défendent l'approche. Au-dessus quelques maisons à terrasses, quelques dômes arrondis en coupoles se perdaient dans un ciel gris d'opale; derrière nous la mer, dont nous distinguions à peine les dernières vagues, venait mourir en mugissant contre le môle et se perdait à peu de distance dans la brume qui nous enveloppait. En songeant au voyage que nous venions de terminer, je pensais à celui que nous allions entreprendre au travers d'un pays ennemi. Je redoutais, je l'avoue, de la part des habitants de cette terre, des obstacles plus

difficiles à surmonter que ceux que rencontre le navigateur, et que les hommes ne se montrassent plus perfides que la mer.



#### CHAPITRE V.

Tierra Caliente.

Le Mexique ou la Nouvelle Espagne, cet immense empire qui s'étend depuis le quatorzième degré de latitude nord jusqu'au 42 (selon la démarcation du traité de Washington du 16 février 1819), et depuis le quatre-vingt-dixième degré de longitude, jusqu'au cent vingt-sixième, a la figure d'une corne d'abondance pressée à l'est par le golfe du Mexique, à l'ouest par le grand Océan, dont la pointe recourbée et terminée au sud par l'île de Muges (l'île des femmes), remonte au N. E. jusqu'à la Louisiane, en prenant la forme d'un croissant, et s'étend au N. O. en